

Blondel et les Mansart : une leçon d'architecture particulière

Philippe Cachau

Les commentaires des théoriciens de l'architecture et autres critiques d'art devraient souvent appeler à la prudence. Leurs avis ne sont jamais dénués d'arrière-pensées. Ils témoignent souvent d'une affection certaine ou, au contraire, d'une inimitié plus ou moins profonde envers l'objet de leurs commentaires. La position de Jacques-François Blondel puis, par ricochet, de son disciple et continuateur, Pierre Patte, sur les Mansart est assez emblématique sur ce point.

Les dernières études sur Blondel et l'illustre dynastie d'architectes français se sont souvent focalisées sur François Mansart, minimisant, voire omettant souvent sa fascination pour Jules Hardouin-Mansart¹. La position du théoricien sur le premier a été analysée à l'occasion du colloque François Mansart en 1999². Nous n'y revenons pas. L'objet de notre propos est de faire le point sur une vérité généralement admise et, surtout, de rétablir celle concernant ses liens avec le dernier d'entre eux, Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, son confrère de l'Académie royale d'architecture, ignorés jusqu'ici.

Jacques-François Blondel éprouvait pour François Mansart une profonde admiration. Dans le tome II du *Cours d'architecture*, publié en 1771, il en expose les motifs³ : « Il est peut-être le seul parmi nous qui ait su réunir tous les talents qui caractérisent le véritable architecte. » « Nous sommes bien éloignés de nous croire capables de pouvoir apprécier toutes les beautés répandues dans ce bâtiment », écrit-il à propos du château de Maisons, parangon de la demeure française à ses yeux : « Nous osons le dire ici », ajoute-t-il doctement, « personne avant, ni depuis lui, n'a poussé si loin cette magie de l'Architecture. De quelle admiration, de quel charme ne sommes-nous pas épris à l'aspect de ce chef-d'œuvre. Combien ne sommes-nous pas convaincus de notre insuffisance lorsque toutes les années nous nous transportons à Maisons avec nos élèves pour nous convaincre que Mansart est le Dieu de l'Architecture et que ses ouvrages fournissent le modèle le plus parfait à imiter pour ceux qui veulent atteindre à la plus grande célébrité ».

François Mansart,
dieu de l'architecture
française



Fig. 1
François Mansart, château de Maisons
côté jardin, 1642-1670, cl. Ph. Cachau.

Blondel hissait ainsi le premier Mansart au pinacle des maîtres de la tradition nationale moderne qu'étaient, selon lui, Pierre Lescot et Philibert de L'Orme : « François Mansart à Blois, à Maisons (fig. 1) et ailleurs est », déclare-t-il dans le tome IV du *Cours*, « celui des architectes qui a le plus approché les deux précédents⁴ ».

Certains après-midi, à la belle saison, Blondel se rendait avec ses élèves en visite de lieux emblématiques de l'architecture française. En fondant son enseignement sur l'analyse des œuvres plutôt que des règles, il prenait le contre-pied de la tradition des traités d'architecture, ce qui explique, nous le verrons, les contradictions qu'il put exprimer sur l'activité des deux principaux Mansart.

François Mansart figurait ainsi parmi « les hommes à talent » par opposition à Jules Hardouin-Mansart, « homme de génie⁵ ». Le premier, « épris des règles

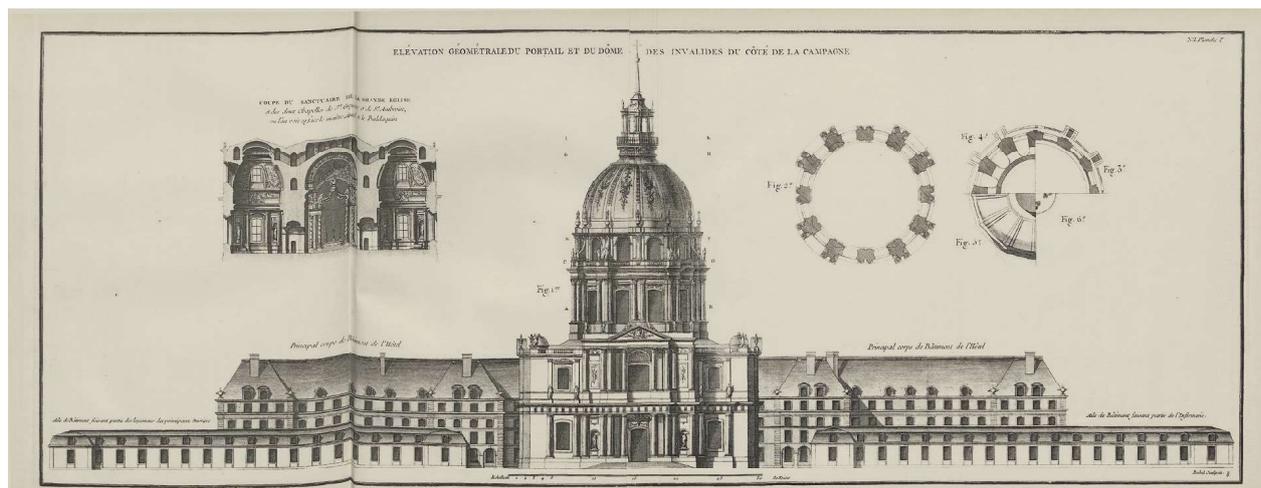
de l'Art et des lois de la symétrie », l'emportait bien évidemment, par sa science des proportions et de la combinaison entre parties principales et secondaires, dehors et dedans, sur le second qui, livré à « l'impétuosité de son imagination, ne [pouvait] guère s'asservir aux règles de l'Art » ! « L'homme de génie, déclarait-il, ne s'embarrassait, en effet, ni des rapports, ni des détails, ni des parties qui [devaient] former l'ensemble » d'un bâtiment, allant même – horreur suprême ! – jusqu'à « négliger le choix des ornements » ! Mais la séduction qu'exerçaient ses écarts était, selon lui, bien excusable même s'il convenait de ne pas les imiter. L'homme de génie présentait, de surcroît, sur l'homme de talent, le mérite du pragmatisme : il créait en fonction des personnes, des lieux et du moment. Il savait à ce point se dépasser qu'il pouvait composer « un tout plus parfait encore que les chefs-d'œuvre qu'il se proposait d'imiter ».

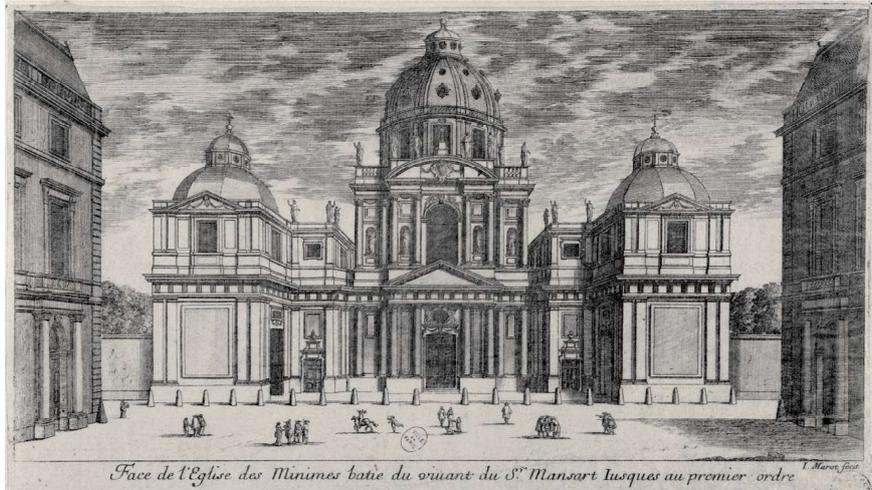
Si, pour Blondel, Jules Hardouin-Mansart était sans doute l'architecte français qui avait le plus fait preuve de licences dans ses bâtiments, il n'en savait pas moins, dit-il, racheter ses « errances » et ses « inadvertances » par son « goût » et son « génie⁶ ». Elles avaient contribué en effet à « faire valoir ses compositions » et, par là même, à ériger ces dernières en véritables « chefs-d'œuvre ». Le portail des Invalides (fig. 2) était ainsi, selon lui, nettement « supérieur » à celui que François Mansart avait réalisé pour l'église des Minimes (fig. 3)⁷. Dans son architecture civile, il appréciait lui aussi particulièrement le château de Clagny (fig. 4) pour la

Fig. 2

Jules Hardouin-Mansart : Le dôme des Invalides, 1676-1706 (Jacques-François Blondel, *Architecture française*, Paris, 1752).

Jules Hardouin-Mansart, génie de l'architecture française





perfection qu'Hardouin-Mansart avait déployée tant dans la construction que dans la distribution et la décoration, au point de le considérer, après Maisons et Marly, comme l'exemple même de la maison de plaisance à imiter ! Il ne manquait pas d'y emmener régulièrement ses élèves comme à Maisons⁸.

Selon Blondel, Jules Hardouin-Mansart était doué des deux qualités essentielles au bon architecte : le génie et le bon goût, qualités qui lui permettaient souvent de dépasser les Anciens et les Modernes, ses modèles⁹. La rotonde du dôme des Invalides rassemblait à ses yeux, par son élégance, « toutes les ressources fécondes » de l'architecte qui, plus que tout autre, « savoit franchir les limites des préceptes » de son art. Il apparaissait à cet égard, « comme le plus grand génie que la France ait possédé » ! « C'est à cet habile homme », écrit-il, « que nous sommes redevables de presque tous les plus beaux édifices élevés sous le règne de Louis XIV » et que « ses ouvrages, dans les temps les plus reculés, feront honneur à la nation française¹⁰ » !

Le seul ouvrage d'Hardouin-Mansart à l'égard duquel Blondel ait montré, paradoxalement, quelques réserves, fut la chapelle de Versailles. Chapelle que les abbés Cordemoy et Laugier avaient pourtant érigée en modèle au cours du XVIII^e siècle et dont l'influence devait s'exercer durablement sur toute une génération d'architectes de la seconde moitié du siècle. Bien que Blondel la considérât comme « un chef-d'œuvre de son genre », elle lui paraissait cependant trop ornementée ce qui, de la part d'un architecte rocaille tel que lui, était bien surprenant ! Mais il est vrai que le théoricien n'était pas à une contradiction près ! Il se faisait l'écho, en fait, d'une appréciation généralement admise¹¹.

Admirant Hardouin-Mansart pour toutes les raisons inverses de celles qui le portaient vers François Mansart, Blondel n'en réserva pas moins l'épithète de « grand » à ce dernier afin de le distinguer, dit-il, de son illustre petit-neveu. Il confirmait que, malgré son « génie sublime », la postérité n'avait pas accordé à Hardouin-Mansart « ce glorieux titre » parce que, prétend-il, « on peut être un bon architecte et ne pas mériter cet épithète [*sic*]¹² » !

Si le propos peut paraître étrange et paradoxal, l'homme de cœur se dissimulait en vérité sous l'homme de raison. L'admiration profonde que Blondel vouait à François Mansart masquait en réalité un sentiment plus sincère, plus naturel vis-à-vis de Jules Hardouin-Mansart, mais que sa position de théoricien et de professeur d'architecture empêchait de porter en exemple. On en revient, une fois encore, à l'éternelle dialectique entre intellect et affect qui avait tant marqué les arts au tournant du XVIII^e siècle avec la fameuse querelle des Anciens et des Modernes.

Fig. 3

François Mansart : Portail de l'église des Minimes, 1657-1666 (gravure par Jean Marot, vers 1666).

Fig. 4

Jules Hardouin-Mansart : Le château de Clagny, côté cour, 1675-1679 (gravure par Jacques Rigaud, XVIII^e siècle).

Jacques-François
Blondel et Jacques
Hardouin-Mansart
de Sagonne : les
raisons d'un mutisme

Les propos du théoricien sont d'importance car, s'ils corroborent la fascination que Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne éprouvait envers ses aînés et surtout son grand-père, ils n'en étaient pas moins une des causes du quasi-mutisme que Blondel manifesta à son égard. Il paraît en effet surprenant, alors que ce Mansart s'inscrivait dans la grande tradition de ses aînés, s'illustrant à maintes reprises auprès du monarque et des plus grandes figures de la Cour, portraituré par les plus éminents pastellistes du moment¹³, que Blondel ait ignoré à ce point le dernier membre réputé de cette célèbre dynastie en son temps.

Hormis l'église royale Saint-Louis à Versailles (fig. 5) qu'il cite seulement dans son *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture* en 1754 parmi les grandes réalisations de la première moitié du règne de Louis XV et les remaniements que l'architecte du roi avait envisagés en 1747 pour lui au château de Maisons, évoqués dans le même ouvrage, Blondel limita là les allusions à son propos. Il cite à nouveau Saint-Louis de Versailles, en note seulement, dans le tome III du *Cours d'architecture*¹⁴.

Cette attitude est d'autant plus étrange qu'en 1771, dans le tome I du même ouvrage, le théoricien se garda de toute référence à l'activité de Mansart de Sagonne tandis que les réalisations parisiennes des Servandoni, Bouchardon – un sculpteur ! –, Gabriel, Boffrand, Moreau, Antoine et d'autres confrères de l'Académie royale d'Architecture étaient amplement évoquées¹⁵. Dans le tome IV de ce même ouvrage, publié en 1773, Blondel publia un certain nombre de projets de son ami François II Franque¹⁶.

Il éprouva si peu d'intérêt pour le dernier Mansart qu'il le présenta par erreur comme le « fils [*sic*] » d'Hardouin-Mansart et le « neveu du grand Mansart », ce qui, pour un professeur et un homologue de l'Académie aussi bien renseigné que lui était plutôt singulier ! Cette indifférence feinte de Blondel à l'égard de l'activité de Mansart de Sagonne ne doit pas étonner : n'avait-il pas exprimé un dédain certain envers Ange-Jacques Gabriel et de l'amertume à propos de Claude-Nicolas Ledoux¹⁷ ?

Un différend existait manifestement entre les deux hommes sur leur approche respective des Mansart, mais pas seulement comme nous le verrons. Hardouin-Mansart avait porté, selon le théoricien, à un tel « degré de perfection » la tradition nationale des Pierre Lescot, Philibert de L'Orme et François Mansart, qu'il faisait partie, dit-il, « de ces hommes privilégiés » qui ne laissaient guère « d'héritiers de [leur] génie derrière eux¹⁸ » ! Exit donc les derniers Mansart ! Le propre des grands artistes, rappelle Blondel, résidait dans le caractère unique de leur production qui les rendait « inimitables », si ce n'est par des architectes de leur



Fig. 5
Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne,
cathédrale Saint-Louis de Versailles,
1742-1754, cl. Philippe Cachau.

« classe ». Combien, s'interrogeait-il, parmi les jeunes artistes qui prétendaient au génie, étaient ceux réellement capables de rivaliser avec le grand architecte ? Seul Germain Boffrand était, semble-t-il, de ceux-là¹⁹.

Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne lui paraissait visiblement un intrus, un opportuniste, qui n'avait fait qu'exploiter un nom illustre, suivant l'affirmation récurrente des jaloux de sa prospérité²⁰, voire même un impie : non content de se livrer à des remaniements inopportuns sur ce chef-d'œuvre qu'était le château de Maisons, ne s'apprêtait-il pas à se livrer, par intérêt personnel, en 1769, au dépeçage d'un autre chef-d'œuvre des Mansart, le château de Clagny, comme l'atteste une lettre de l'architecte, projet que n'ignorait pas Blondel, son confrère de l'Académie, qui s'était ému de cette démolition auprès du directeur des Bâtiments du roi, Marigny²¹ ?!

Quoi qu'il en soit, en digne héritier d'une tradition familiale illustre, le dernier Mansart ne pouvait, de son côté, supporter plus longtemps de voir l'œuvre de son héros, son aïeul Hardouin-Mansart, surintendant des Bâtiments de Louis XIV, ravalé au rang des créations d'un licencieux qui n'en faisait qu'à sa tête, fût-il génial ! Il percevait fort bien derrière l'ambiguïté du propos de Blondel, la critique implicite de ses propres réalisations. Il est vrai que les polémiques entre ces deux hommes au caractère bien trempé²² ne manquaient guère : Blondel ne s'était-il pas largement inspiré du château conçu par Mansart de Sagonne pour le duc des Deux-Ponts à Jägersburg (fig. 6) dans son projet de palais de 66 toises de face publié dans le tome IV du *Cours d'architecture* (fig. 7) ? Projet qu'il connaissait d'autant mieux que son disciple Pierre Patte paracheva le bâtiment en 1756. Certes, Mansart de Sagonne s'était lui-même inspiré du projet de palais de 55 toises de face que Blondel avait publié en 1737 (fig. 8) dans son traité sur les maisons de plaisance, lequel était inspiré à son tour d'un projet de d'Aviler que Blondel connaissait par la mise à jour, vers 1735, du *Cours d'architecture* réalisée avec le graveur Jean Mariette²³ !

Peut-être les deux hommes avaient-ils eu aussi maille à partir à propos des projets que Mansart de Sagonne avait livrés pour l'hôtel de ville et la place royale de Marseille (fig. 9), projets que Blondel, en tant que membre de l'Académie de la ville, n'avait pu manquer de critiquer pour leurs caractères licencieux et désuets²⁴ ?

L'antipathie entre les deux hommes est tangible dans les propos tenus par Blondel sur les remaniements de Mansart de Sagonne à Maisons. Selon lui, les défauts de ce château, dus à « ceux d'un homme célèbre », étaient préférables « à ces prétendus chefs-d'œuvre de la plus grande partie des architectes de nos jours » [*sic*]²⁵ !

Fig. 6

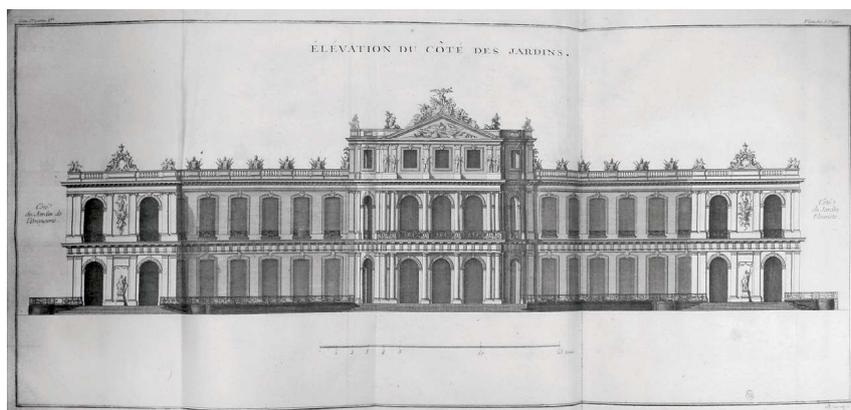
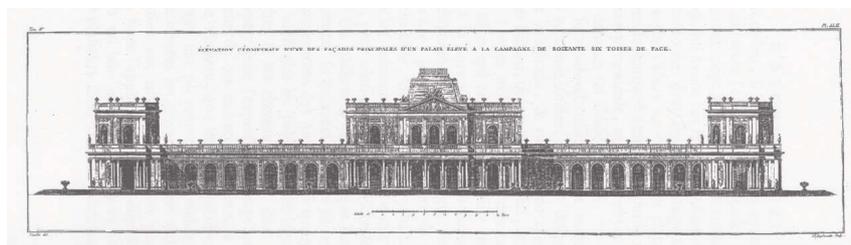
Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, château de Jägersburg côté jardin, 1753-1756 (vue par Philip Adolf Leclerc, 1786, collection privée).

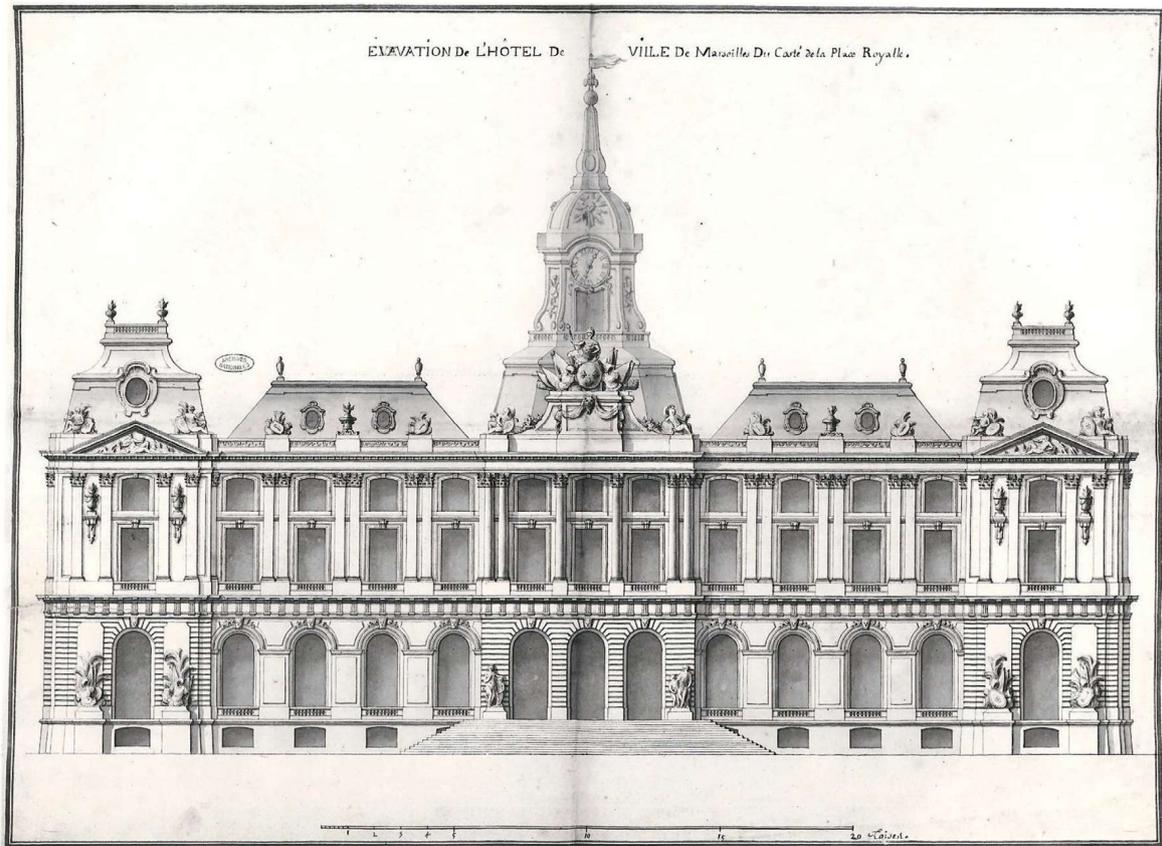
Fig. 7

Jacques-François Blondel, Élévation d'un projet de palais de 66 toises de face, *Cours d'architecture*, t. IV, Paris, 1773, pl. XLII.

Fig. 8

Jacques-François Blondel, Projet de palais pour un seigneur de Florence, *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices en général*, t. I, Paris, 1737, pl. 4 et 5.



**Fig. 9**

Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne,
Élévation du projet définitif pour l'hôtel
de ville de Marseille du côté de la place
royale, 1752 (Archives Nationales,
Cartes et Plans, H¹ 1320, n° 70).

Cette antipathie est encore plus flagrante si l'on examine toutes les fois où Blondel évoque les architectes rocaille dans ses ouvrages. Comment interpréter en effet, dans son *Discours sur l'architecture*, l'absence du nom de Mansart de Sagonne après ceux de De Vigny, son rival, de Boffrand et de Briseux – qui n'avait guère bâti –, parmi les architectes capables de « servir de modèles à ceux [qui voulaient] faire profession d'architecte », au regard de l'œuvre laissée derrière lui²⁶ ?

De même, comment ne pas s'étonner à nouveau, dans *L'homme du monde éclairé par les arts* (1774), que le dernier Mansart ne soit pas cité parmi les architectes rocaille qui, tels Tannevot, Leroux, Legrand ou Briseux, avaient travaillé avec le grand ornemaniste rocaille, Nicolas Pineau, lequel avait patronné les premiers dessins de Blondel, les deux hommes étant devenus ensuite amis²⁷ ? La collaboration sans faille de Mansart de Sagonne avec Pineau dans de nombreux projets, dont et surtout l'église royale Saint-Louis de Versailles, déjà citée par Blondel, aurait dû lui valoir de figurer au moins parmi eux ?!

Ces références se voulaient, il est vrai, plutôt l'expression d'un rejet de l'auteur pour un art qui était passé de mode : Blondel n'honorait plus alors que des architectes qui, comme Pierre Contant d'Ivry, issus de la même génération que Mansart de Sagonne, avaient su trouver – contrairement à celui-ci – un juste milieu entre les intempérances du rocaille et le grand goût classique du règne de Louis XIV. Il n'était pourtant pas si loin le temps où le théoricien marquait une grande prédilection pour les grâces licencieuses du rocaille, que cela soit dans sa *Distribution des maisons de plaisance* ou dans le choix des bâtiments de son *Architecture française*²⁸ !

Honteux sans doute de ses amours passées, Blondel garda également dans son *Cours* – il convient de le noter – une réserve relative sur l'œuvre de Robert de Cotte, grand-oncle de Mansart de Sagonne, qu'il n'évoque proprement qu'à travers le portail de l'église Saint-Roch à Paris qu'il juge sévèrement, mais il avait abordé l'architecte plus largement par le passé²⁹. Les Gabriel, pour les raisons susdites, ne furent, certes, guère mieux lotis, et seul Cartaud trouva, après Boffrand, encore grâce à ses yeux en figurant parmi les hommes de talent au même titre que François Mansart³⁰ ? ! On cherchera en vain la cohérence du propos de Blondel dans tout cela, traversé, on le voit, par des courants contradictoires et ses propres sympathies³¹.

Comment ne pas s'interroger également lorsque Blondel retient, dans *l'Architecture française*, l'hôtel de Sagonne d'Hardouin-Mansart, les projets de Pierre Caqué et de Jean Mansart de Jouy pour les façades de l'Oratoire et de

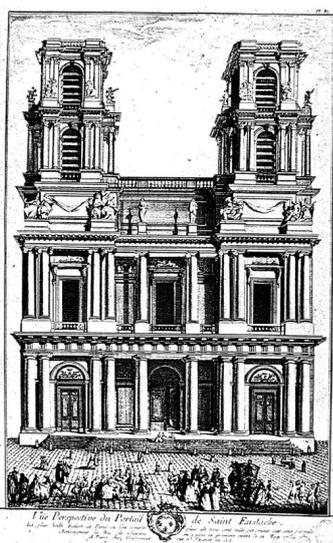


Fig. 10

Jean Mansart de Jouy, Élévation du portail de l'église Saint-Eustache à Paris, gravure de Jean-Baptiste Poilly, 1754 (BHVP, 91 CAR 1360).

Fig. 11

Élévation sur jardin de la maison des dames de l'Union chrétienne, dite de Saint-Chaumont, rue Saint-Denis à Paris, 1869 (lithographie par César Daly, 1869).

Fig. 12

Plan cadastral des grand et petit hôtels et de la maison de Simon Boutin, rues de Richelieu et Saint-Augustin à Paris, par Philibert Vasserot, XIX^e siècle (Archives Nationales, Cartes et Plans, F³¹ 76/21, 2^e ardt, quartier Feydeau, îlot n^o 12).

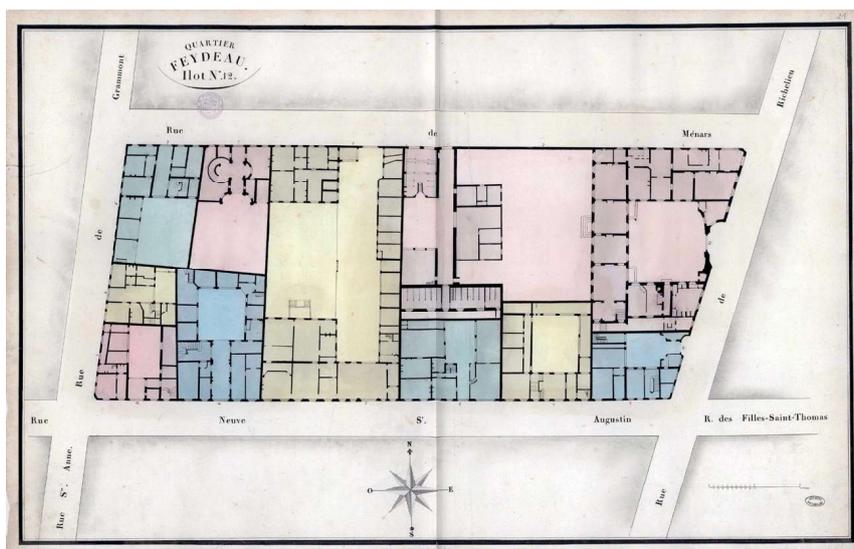
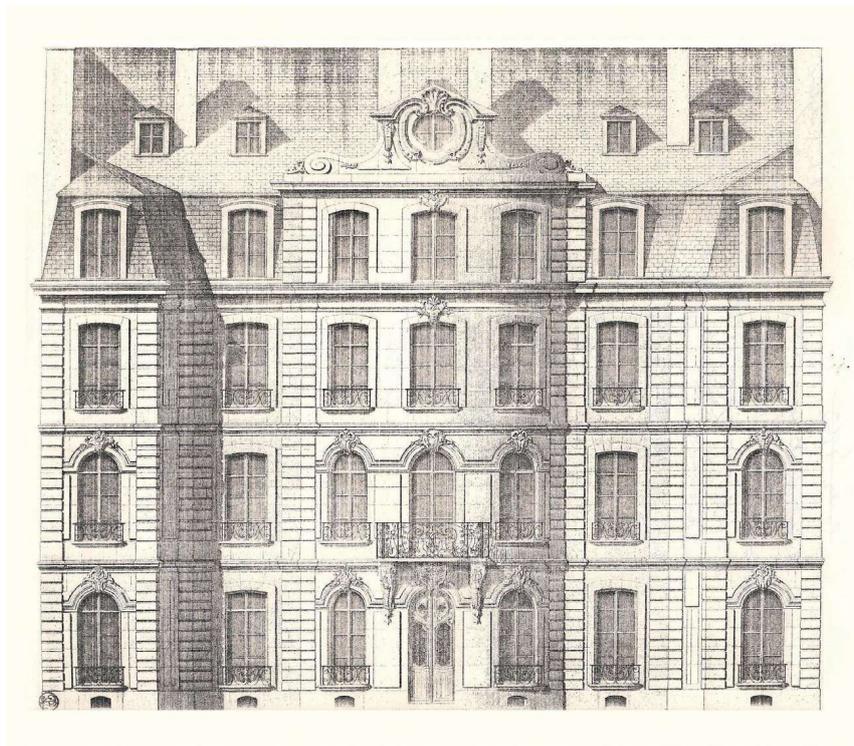
Saint-Eustache (fig. 10), ainsi qu'une foule de réalisations parisiennes, parfois très confidentielles – les maisons de MM. Guillot et Doutremont par Jean-Sylvain Cartaud et Jean Richer, par exemple³² –, et néglige, dans le même temps, la reproduction de l'église Saint-Louis de Versailles, première grande commande religieuse de Louis XV³³ ? Quoique bâtie dans la cité royale, elle aurait dû figurer aux côtés des grands projets parisiens ou nationaux auxquels s'intéressait l'auteur !

Les autres réalisations du dernier Mansart ne connaîtront guère plus de succès de sa part : pourquoi, en effet, les maisons ou les hôtels de ce Mansart célèbre alors dans la capitale, tels la maison des dames de Saint-Chaumont (fig. 11), le vaste ensemble du financier Simon Boutin avec grand et petit hôtels plus maison à loyer, rue de Richelieu (fig. 12) – quartier en vue par excellence ! –, ou l'hôtel de Marsilly, rue du Cherche-Midi, dans le secteur de Saint-Sulpice, aux qualités évidentes tant en plan qu'en élévation, tous réalisés en collaboration avec son ami Nicolas Pineau, ne sont-ils guère plus évoqués tandis que Blondel s'attarde sur des ouvrages plus confidentiels du XVII^e siècle, déjà traités dans de précédents recueils, notamment par Jean Mariette³⁴ ?

Le théoricien vit, certes, son projet de publication des grandes réalisations architecturales du règne de Louis XV avorter prématurément : sur les huit tomes prévus, seuls quatre furent publiés³⁵. Il n'en demeure pas moins qu'un mutisme aussi obstiné à l'égard du Mansart le plus éminent depuis Jules Hardouin demeure stupéfiant pour un connaisseur tel que lui, féru des Mansart et au fait des dernières réalisations architecturales importantes !

Se pose là le délicat problème de l'opportunité de ses choix et de ses relations avec les architectes et les artistes. C'est si vrai que l'on ne note – sauf erreur – dans les quatre tomes de l'*Architecture française*, aucune réalisation des derniers grands maîtres du rocaille tels que Chevotet, Contant d'Ivry ou De Vigny. En ignorant Mansart de Sagonne, Blondel craignait-il alors que, par ses licences et son attachement passé au goût rocaille, il ne nuise à la réputation des illustres Mansart ? Ainsi, l'honneur de ces derniers était-il sauf et leur renommée préservée pour l'éternité !

Il ne pouvait s'agir en aucune façon d'un conflit de générations ou d'un parisianisme mal placé puisque Blondel avait permis à Antoine-Mathieu Le Carpentier – par amitié pour lui, soulignons-le, comme plus tard avec Franque – de publier en 1762 dans l'*Encyclopédie* ses projets pour l'hôtel de ville et la place royale de Rouen. Projets que Patte reprit à son tour dans ses fameux *Monuments érigés en*



France à la gloire de Louis XV en 1765³⁶. Mansart de Sagonne n'eut, hélas, le privilège ni de l'un, ni de l'autre de ces ouvrages, tant pour ses projets de place royale de Paris que ceux de Marseille, quoiqu'il fut l'architecte royal qui consacra alors le plus d'efforts à ce thème !

L'attitude de Blondel paraît d'autant plus suspecte qu'il connaissait bien les projets de Mansart de Sagonne pour la place de Paris, projets que son oncle, Jean-François Blondel (1683-1756), architecte du roi comme notre Mansart, avait reproduits dans le *Recueil Marigny*³⁷.

Blondel-Pineau- Mansart de Sagonne, le trio impossible

Au-delà des préoccupations artistiques, les raisons de ce mutisme sont, en fait, bien plus personnelles et profondes. Blondel n'ignorait rien en effet de l'activité du dernier Mansart : comme celui-ci, il était l'intime de Nicolas Pineau qui fut témoin à son premier mariage, le 14 novembre 1729, avec Marie-Anne Garnier³⁸. Le théoricien avait connu l'ornemaniste par le biais de Jean-François Blondel qui avait travaillé avec lui, dès 1732, à l'hôtel Rouillé, rue des Poulies, à Paris. Les liens étroits du grand ornemaniste avec Mansart de Sagonne, tant dans le métier que dans la vie, sont bien connus³⁹.

Rappelons que Blondel considérait l'ornemaniste comme l'un des maîtres du style rocaille aux côtés de Jacques de Lajoüe et de Juste-Aurèle Meissonnier. Il fit de lui l'inventeur du contraste dans les ornements rocaille, c'est-à-dire de leur caractère dissymétrique⁴⁰. Il le remercie en préface de *De la distribution des maisons de plaisance* parmi ses principales sources d'inspiration⁴¹ et l'évoque à plusieurs reprises dans son *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture* en 1754, puis dans le tome II du *Cours* en 1771 et, enfin, dans *Les amours rivaux, ou l'homme du monde éclairé par les arts* en 1774.

Ajoutons que le portrait de Blondel par le grand pastelliste du temps, Louis Vigée, figura près de celui de Mansart de Sagonne par le même au salon de l'Académie de Saint-Luc en 1751⁴². Comme Mansart de Sagonne et Pineau, mais aussi Cartaud, Franque, Patte, ses élèves De Wailly, Le Roy – qui lui succédera en tant que professeur de l'Académie royale d'architecture en 1774 –, ou le britannique Chambers, Jacques-François Blondel faisait partie de ces architectes en lien avec les Voyer d'Argenson, le comte Marc-Pierre et, surtout, son fils Marc-René, marquis de Voyer, les deux éminents protecteurs de l'Académie. Beaucoup des portraits exposés aux différents salons sont en effet ceux de proches de la famille⁴³. Le dernier Mansart faisait partie, comme Blondel, des membres amateurs de l'Académie de Saint-Luc tandis que Pineau exposait à ses salons⁴⁴.

Une rivalité était née assurément entre nos deux hommes, tant dans leurs relations avec le grand ornemaniste que dans les conseils prodigués au marquis de Voyer (fig. 13), important mécène du moment, pour ses chantiers du château et des haras d'Asnières-sur-Seine – alors très en vue – ou de Paris. Non content de pouvoir œuvrer concrètement pour lui, mais aussi avec son ami Pineau⁴⁵, contrairement à son oncle Jean-François, Blondel parviendra à faire supplanter le dernier Mansart par son protégé, Pierre Patte, auprès du duc Christian IV des Deux-Ponts (fig. 14), intime du marquis de Voyer, dans ses chantiers d'Allemagne et de Paris⁴⁶. Ayant peu bâti, Blondel éprouva visiblement une frustration réelle à l'égard de celui qui avait tant collaboré avec son ami Pineau et qui se proclamait fièrement l'héritier des grands Mansart⁴⁷ !



Fig. 13
Charles-Nicolas Cochin : Marc-René de Voyer d'Argenson, marquis de Voyer (1722-1782) (gravure par Claude-Henri Watelet, 1754).

Fig. 14
Johann Georg Ziesenis : Portrait de Christian IV, duc des Deux-Ponts devant le château de Jägersburg, 1757 (Darmstadt, Hessisches Landesmuseum). Les ornements en acrotère du château par Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, supprimés par Pierre Patte, apparaissent à l'arrière-plan.



Complicité Blondel- Patte sur le dernier Mansart

Plus clairement que Blondel, Pierre Patte manifesta lui aussi une réelle antipathie à l'égard des derniers Mansart, nourrie par celle de son mentor : son projet pour la façade de Saint-Eustache en 1754 n'avait-il pas été rejeté au profit de celui de Jean Mansart de Jouy, ce qui avait conduit l'abbé Laugier à estimer « funeste aux beaux-arts » de juger sur le seul nom des artistes⁴⁸ !

Homme peu amène lui aussi⁴⁹, Patte prit sa revanche sur Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne lorsque, en tenant du nouveau classicisme, il entra au service du duc des Deux-Ponts en 1756. Il paracheva ainsi le château commencé par son prédécesseur à Jägersburg, édifice qu'il classicisa en supprimant les éléments rocaille disposés en acrotère et dont il revendiquera bien plus tard la paternité⁵⁰.

Patte évoque clairement Mansart de Sagonne et le marquis de Voyer à Asnières lorsqu'en 1764 il fustige, dans son *Discours sur l'architecture*, « ces riches qui sembl[aient] ne faire bâtir que pour se repentir après coup de leurs folles dépenses et pour justifier l'ignorance ou le mauvais goût de l'architecte dont ils avoient malheureusement fait choix » [sic]⁵¹ !

La rancune et la jalousie de Blondel et de Patte à l'égard du dernier Mansart étaient d'autant plus tenaces qu'à l'inverse de leurs carrières respectives, celui-ci avait su appliquer les préceptes de ses aînés, auprès du roi notamment, et en tirer fortune. Aigris et frustrés dans leurs ambitions, nos deux théoriciens ne trouvèrent que le mutisme à opposer à leur prestigieux rival⁵².

Les Mansart après Blondel

Portée au pinacle par le professeur et théoricien, la réputation des Mansart déclina, paradoxalement, à sa mort en 1774. Bien que cités avec éloge, dans la continuité de celui-ci, par Roland Le Virloys, Pingeron, Dezallier d'Argenville et Ponce, respectivement en 1770, 1771, 1787 et 1790⁵³, ils durent affronter néanmoins les critiques acerbes des sectateurs de l'Antiquité et de la Nature qui n'éprouvaient plus que mépris et condescendance pour leur « style maniéré », selon l'expression de MM. Legrand et Landon, élèves de Blondel⁵⁴. Bon nombre d'entre eux s'étaient en effet empressés d'abandonner les leçons de la tradition nationale moderne prodiguées par leur maître pour se conformer au style international à l'antique en vigueur.

Il n'y eut guère que le pionnier de l'hellénisme français, Julien-David Le Roy, pour vanter en 1770 le « génie fécond » d'Hardouin-Mansart au dôme des Invalides, après celui de Christopher Wren à la cathédrale Saint-Paul de Londres, dans le cadre de son *Essai sur l'histoire de l'architecture*, ou un Louis-Jean Després pour se souvenir, avec audace, en 1776, dans le climat éclectique du

moment, du château de Maisons pour un projet qui lui vaudra le Grand Prix de l'Académie royale d'architecture⁵⁵.

Le souvenir des Mansart était, de toute évidence, encore vivace au sein de l'institution à cette époque, si l'on en juge les faveurs accordées à Mansart de Sagonne – déclaré « vétérane » en 1776 à la requête du directeur Ange-Jacques Gabriel – sur son seul nom, par le directeur des Bâtiments du roi, le comte d'Angiviller. La grande ode de Blondel sur ses aînés y avait, semble-t-il, en partie contribué⁵⁶.

Tout n'était pas donc perdu pour le dernier des grands Mansart.

- 1 Les dernières études sur François Mansart et Jules Hardouin-Mansart ont souvent minimisé, voire omis la fascination de Blondel pour ce dernier que l'on rétablit ici. Cf. Jean-Pierre BABELON, « François Mansart, dieu de l'architecture ? », dans *Bulletin Monumental*, t. 133, n° IV, 1975, p. 311-320 ; Bertrand JESTAZ, « D'un Mansart à l'autre », dans Jean-Pierre BABELON et Claude MIGNOT (dir.), *François Mansart, le génie de l'architecture*, Paris, Gallimard, 1998, p. 95 ; Claude MIGNOT, « Jacques-François Blondel et François Mansart : une leçon d'architecture », dans *Les Cahiers de Maisons*, n°s 27-28, 1999, p. 164-171. L'appréciation de Blondel sur l'œuvre d'Hardouin-Mansart est à peine évoquée dans l'ouvrage collectif sous la direction d'Alexandre GADY, *Jules Hardouin-Mansart 1646-1708*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2010, p. 3. Les références restantes concernent ses bâtiments.
- 2 MIGNOT, « Jacques-François Blondel et François Mansart : une leçon d'architecture », *op. cit.*
- 3 Jacques-François BLONDEL, *Cours d'architecture*, Paris, Vve Desaint, 1771-1777, t. II, p. 220.
- 4 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. IV, p. xliij.
- 5 *Ibid.*, p. xl et suivantes ; cf. Antoine PICON, *Architectes et ingénieurs au siècle des Lumières*, Marseille, Parenthèses, 1988, p. 90-91.
- 6 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. I, p. 431-432 et t. II, p. 188.
- 7 *Ibid.*, t. III, p. lxxij et t. II, p. 188-190. Perrault partageait cet avis mais pour le Val-de-de-Grâce seulement (cf. Charles PERRAULT, *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, Paris, A. Dezallier, 1696, t. I, p. 87-88).
- 8 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. I, p. 387 et *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture*, Paris, Ch.-A. Jombert, 1754, p. 19 et 93 ; cf. Aurélien DAVRIUS, *Jacques-François Blondel, architecte des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 534, note 140.
- 9 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. III, p. lxxvij-lxxix.
- 10 *Ibid.*, t. II, p. 189-190 ; t. III, p. 313 et *Discours*, *op. cit.*, p. 65. Il avait déjà exprimé cette admiration dans le tome I du *Cours*, déclarant qu'Hardouin-Mansart était « celui qui a montré le plus de génie dans la production de notre Art [...] » (p. 431-432).
- 11 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. III, p. 355 ; Jean-Louis DE CORDEMOY, *Nouveau traité de toute l'architecture*, Paris, J.-B. COIGNARD, 1706 ; Marc-Antoine LAUGIER, *Essai sur l'architecture*, Paris, Duchesne, 1753, rééd. 1755. Dans sa lettre à Voltaire, Hénault partageait le même avis. Il parlait d'une chapelle « tant critiquée parce que tout l'est », tout en reconnaissant à Hardouin-Mansart des circonstances atténuantes (cf. Théodore BESTERMAN, *Voltaire's correspondance*, t. XXI (août-décembre 1752), Genève, Institut et musée Voltaire, 1957, p. 1, n° 4342 ; Lettre du président Hénault à Voltaire août 1752 et p. 46, n° 4373 ; Lettre du 26 août 1752).
- 12 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. IV, p. xxij-xxiv.
- 13 Le dernier Mansart fut en effet portraituré par Maurice-Quentin de La Tour et Louis Vigée. Le premier, celui de La Tour, fut présenté au Salon du Louvre 1738 et le second, par Vigée, au Salon de l'Académie de Saint-Luc en 1751. Cf. note 42. Portraits qui demeurent non identifiés.
- 14 Cf. BLONDEL, *Discours*, *op. cit.*, p. 49 et *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. III, p. 88-91 et p. 89, note (g). Sur ce projet de remaniements, cf. Philippe CACHAU, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Daniel Rabreau, Paris-I, t. II, 2004, p. 1259-1262.
- 15 CACHAU, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne*, *op. cit.*, p. 102-117.
- 16 Cf. PICON, *Architectes et ingénieurs*, *op. cit.*, note 5, p. 84. Comme Mansart de Sagonne et Blondel, François II Franque
- était un proche des Voyer d'Argenson. Il travailla pour le comte d'Argenson à son château de Neuilly, cf. Béatrice GAILLARD-VIRE, *Les Franque : une dynastie d'architectes avignonnais au XVIII^e siècle*, thèse de doctorat en histoire de l'art sous la direction de Claude Mignot, 2 tomes, Paris-IV Sorbonne, 2011.
- 17 Cf. Michel GALLET, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle. Dictionnaire biographique et critique*, Paris, Mengès, 1995, p. 69 et note 12.
- 18 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. I, p. 190, t. IV, p. xiv et 1.
- 19 *Ibid.*, t. I, p. 387 et t. IV, p. 1.
- 20 Cf. *infra* l'attitude de Pierre Patte.
- 21 Cf. DAVRIUS, *Jacques-François Blondel*, *op. cit.*, p. 533-534, note 8. Dans une lettre à son chargé d'affaires De George du 9 juillet 1769, Mansart de Sagonne, qui avait appris que Louis XV envisageait la destruction du château de Clagny devenu vétuste, songea à se porter sur les rangs des démolisseurs. Il y avait, selon lui, plus de 150 000 livres à tirer de la vente des matériaux et il suggéra de former aussitôt une compagnie à cet effet. Il proposait de réduire ses prétentions au cinquième des bénéfices plutôt qu'au tiers « que l'on donne ordinairement », dit-il. Par sa connaissance particulière du bâtiment – il s'en inspira pour le château de Jägersburg en Allemagne, évoqué plus bas – et avec ses « lumières », il se serait lancé, déclare-t-il, personnellement dans l'affaire s'il n'était déjà aux prises avec ses créanciers (Archives Nationales, T 11683). La démolition de Clagny fut finalement confiée à François Delandres, architecte entrepreneur du duc de Penthièvre (cf. GALLET, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 180, note 17). La destruction de ce château fut longtemps regrettée.
- 22 GALLET, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, note 17, p. 69 et note 12.
- 23 Cf. Jacques-François BLONDEL, *De la distribution des maisons de plaisance, et*

- de la décoration des édifices en général, Paris, Ch.-A. Jombert, 1737, pl. IV ; *Cours d'architecture*, op. cit., t. VI, pl. XLII. Voir aussi GALLET, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle*, op. cit., note 17, p. 65, et notre article « Le château de Christian IV, duc des Deux-Ponts, à Jägersburg : un château français en Allemagne (1752-1756) », dans *Francia*, n° 39, 2012, p. 135-165.
- 24 Cf. GALLET, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle*, op. cit., note 17, p. 64-65. La notice relative à Georges-François Blondel s'applique aussi au père. Sur les projets marseillais, cf. nos articles « Un projet inédit de place royale et d'hôtel de ville à Marseille », dans *Bulletin Monumental*, t. 154-I, 1996, p. 39-53 et « L'hôtel de ville de Marseille. Vicissitudes de l'aménagement urbain sous Louis XV », dans *Hôtels de ville. Architecture publique à la Renaissance*, ouvrage collectif sous la direction d'Alain Salamagne, Rennes et Tours, Presses Universitaires de Rennes et Tours, 2015, p. 319-344.
- 25 BLONDEL, *Cours d'architecture*, op. cit., t. III, p. 91.
- 26 BLONDEL, *Discours*, op. cit., p. 56-57.
- 27 BLONDEL, *Cours d'architecture*, op. cit., t. II. Cf. Fiske Kimball, *Le style Louis XV. Origine et évolution du rococo*, Paris, Picard, 1949, p. 165. Sur les liens entre Pineau et Blondel, cf. *infra*. Sur la collaboration Pineau-Mansart de Sagonne, cf. CACHAU, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, op. cit., t. I, note 14, p. 322-330.
- 28 Jacques-François BLONDEL, *Architecture française, ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels & édifices les plus considérables de Paris...*, Paris, Ch.-A. Jombert, 1752-1756. L'hôtel de Sagonne fut ainsi publié en trois planches dans le t. II, livre IV, ch. XII ; le portail de Saint-Roch dans le livre V, ch. XXV, et celui de l'Oratoire dans le même livre, ch. X. Ils seront de nouveau publiés et commentés dans le t. II du *Cours d'architecture*, op. cit., p. 189-191. Le portail de Saint-Eustache fait partie des planches destinées à l'ouvrage mais qui ne furent pas publiées (cf. Charles MASSIN, *Jacques-François Blondel. Décorations extérieures et intérieures des XVII^e et XVIII^e siècles. Monuments, décorations des appartements, boiseries et plafonds, mobiliers, ferronnerie, jardins*, Paris, s. n., 1910, pl. 49).
- 29 BLONDEL, *Cours d'architecture*, op. cit., t. III, p. 352-360. Malgré ses propos fort amènes sur le premier architecte du roi en préface de la *Distribution des maisons de plaisance* (cf. *infra* note 41), l'auteur justifie ses négligences sur l'œuvre considérable de Robert de Cotte en rappelant, en note, que ses missions de Premier architecte l'avaient « si fortement occupé », qu'il n'eut guère l'occasion d'élever à Paris d'importants ouvrages à l'exception du frontispice de Saint-Roch [*sic*] ! Et l'auteur de se contenter de citer le décor de la galerie de l'hôtel de Toulouse, les hôtels d'Estrées et du Maine au faubourg Saint-Germain (*ibid.*, p. 352). Blondel fut pourtant plus généreux avec lui, durant la période rocaille, dans son *Architecture française* (t. I-III), citant au moins sept de ses réalisations parisiennes (hôtels d'Estrées, du Lude et du Maine ; portail de l'église des pères de la Charité ; château d'eau de la place du Palais-Royal ; maison Legendre d'Armini et portail de Saint-Roch).
- 30 BLONDEL, *Cours d'architecture*, op. cit., t. IV, p. xl. Les Gabriel n'eurent droit dans l'*Architecture française* qu'à l'évocation de l'hôtel Peyrenc de Moras, du Palais-Bourbon et de la maison de Madame de Varangeville (*ibid.*).
- 31 PICON, *Architectes et ingénieurs*, op. cit., note 5, p. 54 et suiv.
- 32 Maison à loyer de Jean-Baptiste Guillot, marchand bourgeois de Paris, rue des Mauvaises Paroles, non datée, et hôtel d'Outremont, bâti entre 1667 et 1669, rue des Juges Consuls, gravé par Jean Marot.
- 33 BLONDEL, *Architecture française*, op. cit., t. III (ch. I et X) ; cf. notes 14 et 28.
- 34 C'est le cas notamment des hôtels Carnavalet, de Beauvais, Amelot de Bisseuil, Lambert... ; des maisons d'Hardouin-Mansart, de M. Sonning, de M. Rouillé... (cf. Jean MARIETTE, *L'architecture française*, Paris, Jean Mariette, 1727, t. I-II et BLONDEL, *Architecture française*, op. cit., t. II-III). On pourrait aussi citer de nombreux autres édifices du début du XVIII^e siècle (hôtels, maisons, églises, palais) que l'on retrouve chez les deux auteurs : hôtels d'Estrées, du Maine, de Pompadour, de Matignon, de Clermont...
- 35 GALLET, *Dictionnaire*, op. cit., note 17, p. 66-67.
- 36 *Ibid.*, p. 300.
- 37 Cf. Philippe CACHAU, « Les projets de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne pour la place Louis XV de Paris (1748-1753) », dans *Annales du Centre Ledoux*, t. II, Paris et Bordeaux, William Blake, 1998, p. 129-147 ; Jörg GARMS, *Recueil Marigny. Projets pour la place de la Concorde, 1753*, Paris, Musées de la Ville de Paris, 2002.
- 38 Peter FURHING, *Juste-Aurèle Meissonnier. Un génie du rococo*, Turin, U. Allemandi, 1999, t. I, p. 453 ; cf. notes 27, 39 et *infra*.
- 39 CACHAU, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne*, op. cit., t. I, note 14, p. 322-347 et nos publications sur l'architecte et l'ornemaniste (cathédrale Saint-Louis de Versailles, maisons Saint-Chaumont et Boutin à Paris, château d'Asnières, château de Jossigny).
- 40 Émile BIAIS, *Les Pineau, sculpteurs, dessinateurs du cabinet du roi, graveurs, architectes (1652-1886)*, Paris, Pour la Société des bibliophiles français chez Morgand, 1892 ; FURHING, *Juste-Aurèle Meissonnier*, op. cit., note 38, t. I, p. 478.
- 41 BLONDEL, *De la distribution des maisons de plaisance*, op. cit., t. I, p. ij : « [...] & M. Pineau qui a servi feües leurs Majestés Czariennes en qualité d'Architecte & de Sculpteur, & que la

- & que la fécondité de son génie a rendu si célèbre, m'a favorisé de quelques unes de ses productions, au sujet des ornemens qui font partie de la décoration intérieure. »
- 42 Le portrait de Mansart de Sagonne par Louis Vigée figure au n° 118 du livret, et celui de Blondel par le même au n° 123 (cf. *Archives de l'Art Français*, t. IX, 1915, p. 477).
- 43 Blondel jouait à l'égard des D'Argenson un rôle d'architecte-conseil en matière de bonne architecture comme, plus tard, Julien-David Le Roy (cf. note 52). Sur l'activité de Mansart de Sagonne et de De Wailly pour Marc-René de Voyer d'Argenson, cf. notamment notre article : « Le mécénat du marquis de Voyer au château et aux haras d'Asnières-sur-Seine : enjeux politiques et culturels (1750-1755) », dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 2013 (2014), p. 139-171. Sur la protection de l'Académie de Saint-Luc par le comte d'Argenson et le marquis de Voyer, cf. notre thèse, note 14, t. I, p. 461-462 et Charlotte GUICHARD, *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 2013.
- 44 Guiffrey parle des deux hommes comme « collègues » au sein de l'institution. Cf. Jean-Jules GUIFFREY, « Histoire de l'Académie de Saint-Luc », dans *Nouvelles Archives de l'Art Français*, t. IX, 1915, p. 419-420. Charlotte Guichard rappelle que la plupart des amateurs de l'académie sont des architectes (cf. note 43).
- 45 Contrairement à son oncle Jean-François, aucune réalisation n'est établie entre Blondel et Pineau à ce jour. Nous remercions Aurélien Davrius de cette précision.
- 46 Cf. *infra*.
- 47 Hormis son activité pour la cathédrale et la place royale de Metz, Jacques-François Blondel demeure avant tout connu pour celle de théoricien plus que d'architecte. Comme son mentor, Patte ne parvint jamais à satisfaire pleinement ses ambitions d'architecte et n'eut de cesse toute sa vie de s'en prendre à ses confrères.
- 48 Cf. Sophie DESCAT, « Les travaux de Pierre-Louis Moreau pour la fabrique de Saint-Eustache dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », dans *Bulletin Monumental*, t. 155-III, 1997, p. 211.
- 49 Pierre Patte s'était brouillé avec les auteurs de l'*Encyclopédie* à laquelle il avait participé. Il agaçait, de surcroît, les membres de l'Académie royale d'architecture et beaucoup voyaient en lui un médiocre, inspiré par la jalousie. Il cultiva son goût de la polémique à travers, notamment, l'affaire du dôme du Panthéon de Soufflot (cf. PATTE, *Mémoire sur la construction de la coupole projetée pour couronner la nouvelle église de Sainte-Genève à Paris*, Amsterdam, 1770 ; GALLET, *Dictionnaire*, *op. cit.*, note 17, p. 392-400).
- 50 B.n.F., Ms., Ln 27, n° 15 882 : *Énumération des ouvrages de P. Patte, architecte, adressée aux différens membres de l'Institut national des sciences et des arts* (1803). Il confesse, sans ambages, avoir fait « un château à Jerebourg, approchant par son étendue et sa forme celui de Trianon dans le parc de Versailles [sic] ». Cf. également notre article « Le château de Christian IV, duc des Deux-Ponts, à Jägersburg : un château français en Allemagne (1752-1756) », dans *Francia*, n° 39, 2012, p. 135-165. Outre le château de Jägersburg, Patte procéda à la mise au goût du jour de l'hôtel parisien du duc dont il publia une planche dans le *Cours d'architecture* de Blondel (t. V, 1777, p. 109 et pl. LII).
- 51 BLONDEL, *Cours d'architecture*, *op. cit.*, t. V, p. 13-14. La jalousie de Patte à leur égard est ici patente. Pour le comprendre, cf. Cachau, « Le château de Christian IV... », *op. cit.* Les folles dépenses du marquis à Asnières l'avaient conduit, à la fin des années 1750, à une quasi-faillite (cf. notre thèse, t. I, note 14, p. 474-479).
- 52 Rappelons que Pierre Patte fut l'un des graveurs de *Les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, par Julien-David Le Roy (1758), lequel devait conseiller le marquis de Voyer dans ses chantiers de Paris et des Ormes en Touraine et Poitou. Cf. Christopher DREW ARMSTRONG, *Julien-David Leroy and the making of architectural history*, Londres-New York, Routledge, 2012 ; notre étude pour le World Monuments Fund, *Les décors de l'hôtel de Voyer d'Argenson, dit Chancellerie d'Orléans (1765-1772)*, *Recherche et analyse des trois pièces sur le jardin du Palais-Royal*, 2013 ; et la correspondance entre Le Roy et Voyer, *Journal des Savants*, janvier-juin 2020, p. 211-307.
- 53 Charles-François ROLAND LE VIRLOYS, *Dictionnaire d'architecture civile, militaire et navale, antique, ancienne et moderne*, Paris, Quillau, 1770, t. II, p. 212-213 ; Jean-Claude PINGERON, *Vies des architectes anciens et modernes*, Paris, Ch.-A. Jombert, 1771, t. II, p. 347-348 ; Antoine-Nicolas DEZALLIER D'ARGENVILLE, *Vie des fameux architectes depuis la Renaissance des arts*, Paris, Desure, 1787, p. 345-370 ; Nicolas PONCE, Clément-Pierre MARILLIER, *Les Illustres Français ou Tableaux historiques des grands hommes de la France pris dans tous les genres de la célébrité [...]*, Paris, chez l'auteur, 1790 (fig. I). Roland Le Virloys s'étend plus longuement sur François Mansart que sur Jules Hardouin-Mansart. Dezallier vit en François Mansart la plus parfaite représentation du « bon architecte » chère à Blondel. Il réunissait pour lui « un goût exquis, un esprit juste & solide qui tend[ait] toujours à la perfection [ainsi qu']une imagination noble et féconde ». « Dans la disposition générale de ses plans », ajoute-t-il, « il égal[ait] les plus grands maîtres » et « il ne leur [était] pas inférieur dans le choix de ses profils ». Il avait porté, selon lui, la précision, la correction et l'élégance de son architecture « au plus haut degré ». Plus disert sur Hardouin-Mansart, il mêla

à son égard – comme Blondel – critiques et admiration. Il retint tout d’abord lui aussi son immense fortune et les honneurs dont il fut l’objet sous Louis XIV. Il reprit les poncifs des critiques portées au xviii^e siècle sur son œuvre : admiration pour le château de Clagny, « un des plus régulièrement beau d’Europe », et l’Orangerie, « un des chefs d’œuvre de notre Architecture » ; critiques sur les rapports des différents niveaux des élévations de Versailles et certains détails de la place Vendôme. D’une manière générale, Dezallier appréciait « son imagination vive & brillante se plia[nt] également aux différents genre, le simple, le galant, le magnifique, le majestueux ou sublime. Plus qu’un autre », dit-il, « il s’est permis des licences mais elles sont tellement rachetées par les traits de génie & de graces séduisantes, qu’il est réservé aux yeux très sévères de les démêler. Ses productions n’en sont pas moins des chefs d’œuvres », ajoute-t-il, « malgré ces écarts qu’on peut nommer d’heureuses fautes ». Pour lui, « Hardouin [eut] autant de génie que son oncle joignit d’élégance ». La leçon de Blondel demeura manifestement en dépit du contexte néo-grec ou néo-romain du moment.

- 54 Cf. Jacques-Guillaume LEGRAND, Charles-Paul LANDON, *Description de Paris et de ses édifices...*, Paris, Firmin Didot, 1806, t. I, p. 133 et Babelon, « François Mansart, dieu de l’architecture ? », *op. cit.*, , note 1, p. 19.
- 55 Jean-Marie PÉROUSE DE MONTCLOS, *Les Prix de Rome. Concours de l’Académie royale d’architecture au xviii^e siècle*, Paris, Berger-Levrault/ENSBA, 1984 et *Histoire de l’architecture française de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Mengès, 1989, p. 472.
- 56 CACHAU, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne*, *op. cit.*, t. I, note 14, p. 272-278.